



© Pascal GELY

AVIS AUX INTÉRESSÉS

CE QUI DEMEURE ■ 2 PIÈCES DE DANIEL KEENE

AU THÉÂTRE DE LA COMMUNE ET À LA MAISON DES MÉTALLOS

Un auteur tout court

Le théâtre, lui aussi, a ses tocadés. De ce point de vue, il ne fait pas exception. Le hasard n'en est certes pas le seul responsable, sans qu'il faille y voir, pour autant, le travail d'une main manipulatrice. De temps en temps, donc, un personnage, dont la fonction peut varier, se trouve soudain projeté au premier plan, en divers lieux et occasions, comme si cette envahissante multiplicité était une nécessité impérieuse. Il surgit rarement du néant et le fait de bénéficier d'un tel écho tapageur n'est pas pour autant une assurance pour l'avenir. Les modes passent vite. Cette année, le bénéficiaire du phénomène est Daniel Keene, un auteur australien. A l'approche de la cinquantaine, il est toujours peu joué chez lui, comme il se doit. En cette rentrée de basses eaux, il nous est présenté comme la nouvelle coqueluche du théâtre public. Au moins quatre ou cinq spectacles s'appuyant sur ses textes sont annoncés, un peu partout en France. Attardons nous d'abord sur les deux premiers présentés à Paris.

C'est Didier Bezace qui met en scène *Avis aux intéressés*, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, en ouverture d'une saison construite sur le thème des liens. Peut-on qualifier de pièce cet enchaînement de scènes qui se distinguent d'abord par le minimalisme ? La réponse n'a guère d'im-

portance. Ce qui mérite l'attention c'est évidemment ce minimalisme. Keene n'abuse pas des mots – d'ailleurs il ne construit pas vraiment ses phrases – ni même des situations. « *Le cinéma*, » dit-il, « *est une composition d'images à partir desquelles surgit le langage ; le théâtre est un langage à partir duquel des images peuvent éclore.* » La remarque est juste. On est donc plus dérouté de constater que son travail peine à démontrer ce primat du verbe. Ici, Keene nous montre un père septuagénaire et son fils d'une quarantaine d'années. Le fils étant simple d'esprit et manifestement dépourvu d'autonomie, le père, seul à s'exprimer durant ce qui peut être décrit comme un dialogue sans réponse, se demande ce qu'il peut bien faire de sa progéniture, maintenant qu'il se sait atteint par une maladie probablement fatale. Face à ceux qui s'émerveillent de la manière dont Keene abuse des silences, on s'autorisera à constater, relecture faite, que son travail relève davantage du brouillon approximatif que de la poésie pénétrante. Son seul mérite est d'avoir donné l'occasion à Didier Bezace de faire la démonstration de son exceptionnelle maîtrise formelle. Ce qu'il nous livre là n'est rien moins qu'une leçon de mise en scène de théâtre parfaitement aboutie. Partant d'un décor qui n'a rien de naturaliste – quelques objets symboliques de

pour organiser l'espace du plateau – il conduit la déambulation des deux personnages, par une succession de tableaux, parfois muets lorsque l'inspiration de l'auteur se révèle décidément bien courte. L'intensité des deux comédiens, Jean-Paul Rousillon, le père, et Gilles Privat, le fils, est au diapason. Avec une mention particulière pour le second, dont l'omniprésence est d'autant plus sensible qu'il ne dit mot, si ce n'est quelques « *pa pa* » péniblement énoncés.

Ce qui demeure, composé de 7 pièces courtes du même Daniel Keene, conforte les réticences à son égard, d'autant que le metteur en scène, Maurice Bénichou, pour respectable qu'il soit, n'a ni la force ni l'intelligence dramatique de Bezace. Du coup, on ne comprend pas grand-chose à ces dialogues lapidaires entre une mère et une fille, à ce monologue d'un homme assis à une table, ou encore à cette histoire de la femme qui entasse chez elle des paquets que lui ont remis les passagers de trains passant à proximité et dont on ne nous dit jamais clairement qu'ils vont vers un camp de concentration. Keene est décidément un auteur bien court. ■

Stéphane Bugat